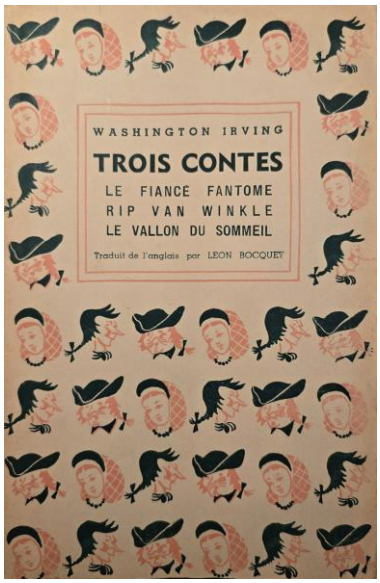
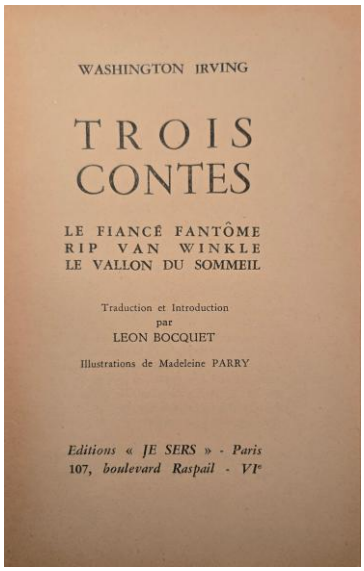
Trois contes – Le fiancé fantôme





Chapitre 1

Au faîte de l'une des hauteurs de l'Odenwald, région sauvage et romantique de la Haute Allemagne, qui s'étend non loin du confluent du Mein et du Rhin, s'élevait, voici longtemps, longtemps, le château du baron von Landshort. Ce burg est maintenant tout à fait tombé en ruines et presque enseveli sous les frênes et les noirs sapins.

Au-dessus d'eux pourtant, on peut apercevoir encore son vieux donjon, s'acharnant comme l'ancien propriétaire que je viens de nommer à dresser fièrement la crête et à regarder de haut la contrée environnante.

Le baron appartenait à une branche cadette de la grande famille des Katzenellenbogen et il avait hérité des débris du domaine et de l'orgueil intact de ses ancêtres.

Quoique l'humeur belliqueuse de ses prédécesseurs eût fort réduit les biens de sa lignée, le baron s'efforçait pourtant encore de conserver quelque apparence de son ancien prestige. Les temps étaient à la paix et la noblesse allemande en général avait abandonné ses vieux châteaux incommodes perchés comme des aires d'aigles parmi les montagnes et avait bâti dans les vallées de plus seyantes résidences. Le baron, lui, demeurait toujours hautainement retiré dans sa petite forteresse, entretenant, avec une obstination héréditaire, toutes les haines de l'antique famille. Au point qu'il était en mauvais termes avec quelques-uns de ses plus proches voisins à propos de dissentiments qui avaient existé entre leurs sur-arrière-grands-pères.

Le baron n'avait qu'un enfant : une fille.

Mais la nature quand elle n'accorde qu'un enfant vous dédommage toujours en en faisant un prodige. Ainsi en allait-il de la fille du baron. Toutes les domestiques et toutes les commères et tous les cousins campagnards assuraient au père qu'elle n'avait point sa pareille en Allemagne pour la beauté. Et qui pouvait mieux qu'eux le savoir ? Elle avait d'ailleurs été élevée avec un soin extrême sous la direction de deux tantes célibataires qui avaient passé plusieurs années de leur prime jeunesse dans une des petites cours germaniques et qui étaient versées dans toutes les branches du savoir indispensable à l'éducation d'une personne de qualité. Grâce à leurs leçons, la fillette devint un miracle de perfection. Alors qu'elle avait dix-huit ans, elle savait broder à ravir et avait exécuté en tapisserie toutes les vies des saints avec une telle vigueur d'expression dans la physionomie qu'ils semblaient autant d'âmes du purgatoire. Elle pouvait lire sans grande difficulté et elle se débrouillait à travers plusieurs légendes pieuses et presque toutes les merveilles de la chevalerie de l'Heldenbusch. Elle avait même fait de considérables progrès en écriture, pouvait signer son nom sans omettre une seule lettre et de façon si claire que ses tantes étaient capables de le lire sans lunettes. Elle excellait à façonner de menues babioles, élégances inutiles et en points variés dont les dames sont coutumières. Experte aux danses les plus compliquées du jour, elle jouait une foule d'airs sur la harpe et la guitare et connaissait par cœur toutes les tendres ballades des Minnesingers.

En outre, les tantes qui avaient été, dans leur jeune âge, de fameuses coquettes et flirteuses étaient admirablement préparées à devenir des gardiennes vigilantes et des censeurs rigides de la conduite de leur nièce. Car il n'est duègne de plus stricte prudence et plus inexorable décence qu'une coquette sur le retour. Elles souffraient rarement la jeune fille hors de leur surveillance ; jamais elle ne s'éloignait derrière les dépendances du château sans être dûment chaperonnée ou plutôt dûment espionnée. On lui lisait d'incessants traités de morale sur la stricte bienséance et l'aveugle obéissance. Quant aux hommes - ah ! - on lui enseignait à les tenir si bien à l'écart et à s'en défier si complètement que, à moins de permission spéciale, elle n'aurait pas lancé un regard vers le plus élégant cavalier du monde, non, pas même s'il était tombé mort à ses pieds.

Les excellents résultats de cette méthode d'éducation étaient on ne peut plus évidents. La jeune fille était un modèle de docilité et de correction. Tandis que d'autres prodiguaient leur grâce dans l'éclat de réunions mondaines, exposées à être enlevées et distraites de la bonne voie par le premier venu, celle-ci s'épanouissait modeste dans le voisinage réfrigérant et aimable des femmes, sous la garde de ces vieilles filles sans tâche, telle un bouton entouré d'épines protectrices. Ses tantes la surveillaient avec orgueil et délice, et se glorifiaient à l'idée que, même si toutes les jeunes filles de l'univers déviaient de la droite route, toutefois, grâce au ciel, rien de pareil ne pourrait advenir à l'héritière des Katzenellenbogen.

Or, bien que le baron von Landshort eût été chichement pourvu d'enfants, son train de maison n'était point mince affaire. La Providence l'avait doté en effet d'une surabondance de cousins pauvres. Ceux-là, chacun en particulier et tous en général, possédaient ce caractère affectueux commun aux humbles parentés : extraordinairement attachés au baron, ils saisissaient toute occasion opportune pour venir donner de l'animation au château. Chaque réjouissance domestique était commémorée par ces braves gens aux frais du baron et lorsqu'ils s'étaient rassasiés de bonne chère, ils déclaraient qu'il n'y avait rien sur terre d'aussi délicieux que ces réunions familiales, ces jubilés du cœur.

Le baron, quoique de taille exiguë avait grand cœur et qui se gonflait de satisfaction à la pensée d'être le plus haut personnage de ce petit monde qui l'entourait. Il aimait raconter de longues histoires sur les très vieux guerriers dont les portraits regardaient, d'un air farouche, des quatre murs et il ne trouvait pas d'auditeurs plus complaisants que ceux qui se nourrissaient à ses dépens. Il était fort enclin au merveilleux et croyait ferme à tous ces contes surnaturels dont abondent les montagnes et les vallées de Germanie. La foi de ses hôtes dépassait encore la sienne. Ils écoutaient chacune de ces histoires prodigieuses, bouche bée et les yeux écarquillés et ne manquaient jamais d'un profond étonnement même lorsqu'elles étaient redites pour la centième fois.

Ainsi vivait le baron von Landshort, oracle de sa table, monarque absolu de son fief minuscule et par-dessus tout heureux parce qu'il était convaincu d'être l'homme le plus sage de son temps.

A l'époque dont traite ce récit, il y avait grande assemblée de famille au château pour une affaire de la plus haute importance. Il s'agissait de recevoir le fiancé destiné à la fille du baron. Des négociations avaient été entamées entre le père et un vieux gentilhomme bavarois en vue d'unir la dignité de leurs maisons par le mariage de leurs enfants. Les préliminaires avaient été conduits selon les formalités requises. Les jeunes gens étaient fiancés sans s'être vus et la date était fixée pour la cérémonie de mariage. Le jeune comte von Altenbourg avait été rappelé de l'armée dans ce dessein et, en ce moment, faisait route vers le château du baron pour les épousailles. On avait reçu des lettres de lui, venues de Wurtzbourg où il se trouvait accidentellement retenu, qui annonçaient le jour et l'heure où l'on pouvait attendre son arrivée.

Le château était en grand arroi de préparatifs pour réserver une digne bienvenue. La belle fiancée avait été parée avec un soin inaccoutumé. Les deux tantes avaient surveillé sa toilette et s'étaient querellées la matinée entière à propos de chaque article de son costume. La jeune fille avait profité de leur contestation pour suivre la pente de son goût personnel et, par bonheur, il était parfait. Elle semblait aussi délicieuse qu'une fiancée débordante de jeunesse peut désirer l'être et l'émotion de l'attente rehaussait l'éclat de son charme.

La rougeur qui couvrait son visage et sa gorge, la douce palpitation de sa poitrine, son regard par instants perdu en rêverie, tout trahissait le suave tumulte qui s'agitait dans son

petit cœur. Les tantes tournaient sans fin autour d'elle, car les tantes célibataires sont capables de prendre vif intérêt aux affaires de cette sorte. Elles lui donnaient une foule de graves conseils : comment elle se devait comporter, ce qu'il fallait dire et de quelle manière accueillir l'amoureux attendu.

Le baron n'était pas moins absorbé par les préparatifs. Il n'avait, à la vérité, rien à faire au juste, mais c'était par nature un petit homme nerveux et remuant et qui ne savait demeurer en repos, quand tout le monde s'agitait. Il se fatiguait de haut en bas du château avec un air d'immense inquiétude, il dérangeait sans cesse les domestiques de leur besogne pour les presser d'être diligents et bourdonnait dans chaque salle et chambre, aussi follement agité et importun qu'une mouche bleue durant une chaude journée de l'été.

Pendant ce temps, on avait tué le veau gras ; les bois avaient retenti de la clameur de la chasse ; la cuisine s'était emplie de bonne chère, les caves avaient livré des flots de vin du Rhin et de vin de Ferne ; même le grand tonneau d'Heidelberg avait été mis à contribution. Tout était prêt pour recevoir l'hôte de distinction avec Saus et Braus, dans le véritable esprit de l'hospitalité germanique ... Mais l'hôte tardait à paraître. Une heure passait après une heure. Le soleil qui avait répandu ses obliques rayons sur l'opulente forêt de l'Odenwald, maintenant jetait à peine une faible lueur au sommet des monts.

Le baron monta sur la plus haute tour et se fatigua les yeux dans l'espoir de découvrir au lointain le comte et sa suite. Une fois il pensa les apercevoir, le son des trompes s'éleva en flottant du fond de la vallée, prolongé par les échos des montagnes. On vit un groupe de cavaliers très loin, en bas, qui lents s'avançaient sur la route, mais lorsqu'ils eurent presque atteint la base de la montagne, ils tournèrent brusquement dans une autre direction.

Les derniers rayons du soleil moururent ... les chauves-souris commencèrent à voleter dans le crépuscule, la route se fit de plus en plus obscure et rien n'apparut qui y remuât, sinon, de temps à autre, un paysan qui regagnait son logis après le travail.

Chapitre 2

Tandis que l'antique château de Landshort se trouvait dans cet état de perplexité, une scène d'un particulier intérêt se déroulait dans une autre partie de l'Odenwald.

Le jeune comte von Altenbourg continuait paisible sa route, sans se presser, sur ce tranquille chemin qui mène un homme au mariage, quand ses amis l'ont débarrassé de tout le souci et de l'appréhension d'une cour à faire et qu'une fiancée l'attend aussi sûrement qu'un bon dîner au terme du voyage. Il avait rencontré à Wurtzbourg un joyeux compagnon d'armes avec lequel il avait fait du service aux frontières, Herman von

Starkenfaust, un des plus vaillants hommes et des plus braves cœurs de la chevalerie allemande, qui s'en revenait, en ce moment de l'armée. Le burg paternel n'était pas très distant de l'antique forteresse de Landshort, bien qu'une haine héréditaire rendît les maisons hostiles et étrangères l'une à l'autre.

Dans l'instant de transport chaleureux où ils se reconnurent, les jeunes amis racontèrent toutes leurs aventures passées et bonnes fortunes et le comte relata l'histoire complète de son projet de mariage avec une demoiselle qu'il n'avait jamais vue, mais des charmes de laquelle on lui avait envoyé les plus ravissantes descriptions. Comme les deux camarades allaient dans la même direction, ils décidèrent d'achever ensemble le reste de leur voyage. Et afin de le faire plus à loisir, ils partirent de Wurtzbourg de bonne heure, le comte ayant donné à son escorte des indications pour venir le rejoindre.

Ils enchantèrent leur voyage au souvenir évoqué de scènes et épisodes de la vie militaire ; le comte toutefois était porté à se montrer, de temps à autre, un peu raseur touchant les mérites fameux de sa fiancée et le bonheur qui lui était réservé.

Chemin faisant, ils avaient pénétré parmi les monts de l'Oldenwald et en traversaient une des gorges les plus solitaires et les plus boisées. Il est bien connu que les forêts de Germanie ont été, de tout temps, aussi infestées de voleurs que ses burgs hantés de fantômes et, à cette époque, les premiers étaient particulièrement nombreux provenant de hordes de soldats qui erraient, à la débandade, dans la contrée. Il ne semblera pas extraordinaire, par suite, que les cavaliers fussent attaqués au milieu de la forêt par une bande de ces rôdeurs. Les voyageurs se défendirent avec bravoure ; ils étaient près de succomber pourtant, lorsque les suivants du comte arrivèrent à la rescousse. A leur vue, les voleurs s'enfuirent, mais le comte avait déjà reçu une blessure mortelle. Il fut avec lenteur et précaution reconduit à la ville de Wurtzbourg et, d'un couvent voisin, un moine fut mandé qui était renommé pour son habileté à soigner tout ensemble l'âme et le corps. Mais la moitié de son savoir fut superflue ; les moments de l'infortuné comte étaient comptés.

D'une voix expirante, il supplia son ami de se rendre aussitôt au château de Landshort et d'expliquer la fatale raison qui l'empêchait de tenir ses engagements envers sa promise. Bien qu'il ne fût pas le plus passionné des amants, c'était un homme plein de scrupules et il se montra très désireux que la mission fût rapidement et courtoisement accomplie. « Jusqu'à ce que cela soit fait, dit-il, je ne dormirai pas tranquille dans ma tombe ». Il répéta ces derniers mots d'un ton on ne peut plus plus pathétique. Semblable requête dans une minute si émouvante n'admettait pas d'hésitation. Starkenfaust s'efforça de ramener son ami au calme, promit d'exécuter fidèlement son désir et lui tendit la main en signe de serment solennel. Le mourant la serra en témoignage de reconnaissance, mais bientôt il tomba dans le délire - divaguant à propos de sa fiancée - de ses engagements - de la promesse jurée ; il réclama son cheval afin de pouvoir courir au château de Landshort et expira en s'imaginant sauter en selle.

Starkenfaust accorda un regard et une larme de soldat au destin prématuré de son camarade, puis réfléchit à la malencontreuse mission qu'il allait entreprendre. Il avait le cœur gros et l'esprit perplexe ; il lui fallait, en effet, se présenter comme un hôte qu'on n'a point invité chez des gens hostiles et glacer leurs réjouissances par des nouvelles fatales à leurs espoirs. Pourtant il y avait au fond de lui certains sentiments de curiosité qui le poussaient à voir cette beauté célèbre des Katzellenbogen, séquestrée du monde avec une telle sollicitude. Car c'était un admirateur passionné du beau sexe et il y avait dans son caractère un rien d'excentricité et une tendance entreprenante qui lui faisait aimer les moindres aventures.

En prévision de son départ, il prit tous arrangements convenables avec la sainte communauté du couvent pour les funérailles solennelles de son ami qui devait être inhumé dans la cathédrale de Wurtzbourg près de quelques-uns de ses illustres parents. Et l'escorte en deuil du comte se chargea de sa dépouille.

Il est maintenant grand temps de retourner à l'antique famille des Katzellenbogen, impatiente de son hôte et plus encore de dîner et au digne baronnet que nous avons laissé à prendre l'air sur le donjon.

Il était nuit close que l'hôte n'était pas encore arrivé. Le baron descendit de la tour, désespéré. Le festin, qui avait été retardé d'heure en heure, ne pouvait plus être remis davantage. Les mets étaient outrecuits, le cuisinier était dans l'angoisse et la maison entière ressemblait à une garnison qui a été réduite par la famine.

Le baron fut obligé, à contre-cœur, de donner ordre de commencer la fête sans son invité. Tout le monde avait pris place à table et on se disposait à commencer, quand le son d'une trompe au dehors avertit de l'approche d'un étranger. Un autre son remplit de ses échos les vieilles tourelles du burg et, du haut des murs, le guetteur répondit. Le baron se hâta pour recevoir son futur gendre.

Le pont-levis avait été abaissé et l'étranger se trouvait devant le porche. C'était un grand et élégant cavalier monté sur un coursier noir. Il était pâle, mais l'œil brillant et romantique, avec un air de naturelle mélancolie. Le baron était un peu mortifié que son hôte fut venu en ce simple et solitaire apparat. Sa dignité un instant s'en trouva froissée et il semblait disposé à considérer la chose comme un manquement au respect dû à l'importance de la rencontre et à l'importance de la famille à laquelle le nouveau venu devait s'allier. Il s'apaisa cependant en concluant que l'impatience de la jeunesse avait dû l'inciter à devancer ainsi ses gens.

- Je suis désolé, s'excusa l'étranger, de vous arriver de la sorte à une heure indue ...

Ici le baron l'interrompit par une foule de compliments et de salutations, car, à dire vrai, il tirait vanité de sa courtoisie et de son éloquence. L'étranger tenta, une fois ou deux, d'endiguer le torrent de paroles, mais en vain. Il inclina donc la tête et le laissa couler. Quand le baron s'arrêta, ils avaient atteint la cour intérieure du château et l'étranger se

disposait de nouveau à parler lorsqu'il en fut, une fois de plus, empêché par l'apparition de la partie féminine de la famille poussant la fiancée qui s'effaçait et rougissait. Il la considéra une minute comme ravi en extase ; il semblait que toute son âme rayonnât dans son regard et se reposât sur cette aimable beauté. Une des deux tantes célibataires chuchota quelque chose à l'oreille de la jeune fille ; celle-ci fit effort pour parler ; ses yeux bleus humides se levèrent timidement ; elle jeta sur l'étranger un regard d'examen circonspect et abaissa de nouveau les yeux vers la terre. Les mots expirèrent en chemin, mais il y avait un doux sourire errant au bord de ses lèvres et une suave fossette creusée à sa joue pour témoigner que ce rapide coup d'œil n'avait pas été une déception. Il était impossible à une jeune fille de l'âge tendre de dix-huit ans et hautement prédisposée à l'amour et au mariage de ne pas être satisfaite d'un aussi charmant cavalier.

L'heure tardive de son arrivée ne laissa pas à l'hôte le temps de bavarder. Le baron, péremptoire, remit au matin tout entretien particulier. Et il désigna la salle du festin auquel on n'avait point encore touché.

Il était servi dans le grand hall du château. Aux murailles étaient suspendus les portraits aux rudes physionomies des héros de la maison des Katzenellenbogen et les trophées qu'ils avaient conquis sur les champs de bataille et à la chasse. Cuirasses ébréchées, lances rompues dans les joutes et bannières en lambeaux se mêlaient aux dépouilles des guerres champêtres. Les mâchoires de loups et les défenses de sangliers grimaçaient d'horrible manière parmi les arbalètes et les masses d'armes et une énorme paire d'andouillers se ramifiait juste au-dessus de la tête du jeune fiancé.

Le cavalier ne prêta que médiocre attention à la société ou à la réception. Il goûtait à peine au banquet, mais paraissait absorbé dans la contemplation de sa fiancée. Il parlait à voix si basse qu'on ne pouvait l'ouïr à peine, car le langage de l'amour ne se hausse jamais ; est-il cependant oreille de femme, si dure soit-elle, qui ne sache entendre le doux chuchotement d'une bouche amoureuse ? Il y avait dans les façons de l'amant un mélange de tendresse et de gravité qui avait l'air de produire une vive impression sur la jeune fille. Elle rougissait et pâlissait, tandis qu'elle l'écoutait avec une attention soutenue. De temps à autre, elle ébauchait une réponse confuse et quand ses yeux se détournaient, elle lançait, à la dérobée, un regard furtif vers son attitude mélancolique et poussait un pur soupir de tendre bonheur.

Il était évident que les jeunes gens se plaisaient fort ; les tantes, personnes très savantes dans les mystères du cœur, déclaraient qu'ils étaient épris l'un de l'autre au premier regard.

La fête se passait joyeusement, ou du moins bruyamment, car les convives étaient tous gratifiés de ces âpres appétits qui sont le résultat des bourses légères et de l'air des montagnes. Le baron racontait ses meilleures histoires et les plus longues et jamais il ne les avait si bien dites ni avec un tel succès. Si elles comportaient quelque part de merveilleux, ses auditeurs se perdaient en étonnement et si elles comportaient quelque

facétie, ils étaient assurés de rire au bon endroit. Le baron, à dire vrai, comme la plupart des grands hommes, était trop conscient de sa dignité pour hasarder une plaisanterie qui ne fût pas un peu usagée ; elle était toujours appuyée toutefois par une rasade d'excellent Hockheimer et une plaisanterie, même usagée, servie à la table de qui la risque, avec un pétillant vin vieux, est d'un effet irrésistible. Beaucoup d'excellents propos furent tenus par des esprits plus pauvres ou plus pénétrants, qui ne supporteraient pas la redite sauf en de pareilles occasions ; beaucoup de propos scabreux furent murmurés à l'oreille des dames et qui les faisaient se tordre avec un rire étouffé ; et quelques chansons grivoises furent braillées par un pauvre mais jovial cousin à face hilare et qui obligèrent en vérité les tantes célibataires à lever un peu leurs éventails.

Parmi tous ces ébats, l'hôte étranger gardait un sérieux qui intriguait et une inopportune gravité. Sa physionomie trahissait une expression plus profonde d'abattement, à mesure que la soirée s'avançait, et, aussi étrange que cela pût paraître, même les bons mots du baron ne faisaient que le rendre encore plus mélancolique. Parfois, il demeurait perdu dans ses pensées et parfois il avait dans le regard une mobilité si fiévreuse qu'elle révélait une véritable inquiétude. Sa conversation avec la fiancée était devenue de plus en plus réservée et mystérieuse. De sombres nuages commençaient à couvrir la belle sérénité du front de la jeune fille et un tremblement à agiter son corps.

Ces impressions ne pouvaient échapper à la compagnie. La gaîté était refroidie par l'inexplicable tristesse du fiancé ; on était mal à l'aise ; des chuchotements et des clins d'yeux s'échangeaient, accompagnés de haussements d'épaules et de hochements de tête d'incertitude. Le chant et le rire devenaient de moins en moins fréquents ; il y avait de mornes arrêts dans la conversation auxquels succédaient ensuite des contes insensés et des fictions extravagantes. Une histoire lugubre en provoquait une autre plus lugubre encore et le baron effraya presque plusieurs dames jusqu'à leur donner une crise de nerfs, par l'aventure du cavalier diabolique qui enleva la belle Leonora, une terrible légende mise par la suite en excellents vers et que tout le monde a pu lire.

Le fiancé écoutait ce récit avec un vif intérêt. Il gardait les yeux obstinément fixés sur le baron et, à mesure que la fable touchait à sa fin, on le vit se soulever peu à peu de son siège, devenir de plus en plus grand, jusqu'à ce que, aux regards hypnotisés du baron, il parût presque gigantesque. Au moment où le conte s'achevait, il poussa un profond soupir et dit un solennel adieu à la société. Tous étaient dans l'ahurissement. Le baron était à la lettre stupéfié.

- Comment ? Quitter le château à minuit ! Mais, tout était disposé pour le recevoir ; une chambre lui était préparée, s'il souhaitait s'y retirer.

L'étranger secoua la tête d'un air morne et mystérieux.

- Je dois me reposer dans une autre chambre, cette nuit-ci !

Il y avait dans cette réponse et dans le ton avec lequel elle fut prononcée quelque chose qui fit que le cœur du baron vint à lui manquer ; mais bientôt il se remit et renouvela ses instances hospitalières.

L'étranger résista en silence, mais résolument à toutes les offres et, faisant un signe d'adieu à la ronde, il sortit à pas lents de la salle. Les tantes célibataires étaient positivement pétrifiées, la fiancée baissa le front et des larmes glissèrent de ses yeux.

Le baron accompagna l'étranger jusqu'à la grande cour du château où le cheval noir attendait, piaffant et renâclant d'impatience. Quand ils eurent atteint le porche dont les arches profondes étaient faiblement éclairées par un falot, l'étranger s'arrêta et s'adressa au baron d'une voix caverneuse que le toit voûté rendait encore plus sépulcrale :

- Maintenant que nous sommes seuls, dit-il, je veux vous faire connaître le motif de mon départ. J'ai un solennel, un irrémissible engagement ...

- Comment ? dit le baron. Ne pouvez-vous dépêcher quelqu'un à votre place ?

- L'affaire ne souffre pas de remplaçant. Il me faut y vaquer en personne. Je dois me rendre à la cathédrale de Wurtzbourg.

- Oui, fit le baron, recouvrant ses esprits, mais pas avant demain. Demain vous y mènerez votre fiancée.

- Non, non ! répliqua l'étranger avec une plus solennelle gravité ; mes engagements n'ont point trait à une fiancée ... les vers m'attendent ! Je suis mort. J'ai été tué par des voleurs. Mon corps repose à Wurtzbourg. A minuit, il faut que je sois enseveli. La tombe m'attend. Je dois être fidèle au rendez-vous.

Il sauta sur son cheval noir, traversa au galop le pont-levis et le bruit des sabots de la bête se perdit parmi les sifflements de la rafale nocturne.

Chapitre 3

Le baron retourna dans le hall, en proie à la plus vive consternation et raconta ce qui s'était passé. Deux dames s'évanouirent incontinent ; d'autres eurent mal au cœur à l'idée d'avoir banqueté avec un spectre. Ce fut l'opinion de plusieurs que ce pouvait bien être là le chasseur sauvage célèbre dans la légende germanique. Quelques autres parlèrent des esprits des montagnes, des démons des bois et d'autres êtres surnaturels 'par qui les bonnes gens d'Allemagne ont été si fâcheusement harcelés de temps immémorial. Un des parents pauvres s'aventura

à suggérer que cela pouvait bien être quelque plaísant subterfuge du jeune cavalier et que la tristesse même du « caprice » semblait d'accord avec un si morose personnage. Ce

parent cependant s'attira la réprobation indignée de toute l'assistance et en particulier du baron qui le considérait comme ne valant guère mieux qu'un mécréant, de sorte qu'il fut contraint d'abjurer son hérésie aussi vite que possible et revint à la foi des vrais croyants.

Mais, quels qu'aient pu être les doutes conçus, ils furent tout à fait réduits à néant, le jour suivant, par l'arrivée de messages en règle confirmant la nouvelle du meurtre du jeune comte et son enterrement dans la cathédrale de Wurtzbourg.

On peut imaginer sans peine la consternation au château. Le baron s'enferma dans sa chambre. Les hôtes qui étaient venus pour se réjouir avec lui ne crurent pas devoir l'abandonner dans sa douleur. Ils erraient dans les cours ou se réunissaient par groupes dans le hall, secouant la tête et haussant les épaules devant l'affliction d'un si brave homme. Et ils restaient à table plus longtemps que jamais, afin de se remonter le moral. Toutefois, la situation de la fiancée dans son veuvage était la plus digne de pitié. Avoir perdu son mari avant même de l'avoir embrassé ! Et quel mari ! Si le fantôme lui-même était aussi beau et aussi noble, qu'aurait-ce été de l'homme vivant ? Elle remplissait la maison de lamentations.

Vers le soir du second jour de son veuvage, elle s'était retirée dans sa chambre, accompagnée par une de ses tantes qui avait insisté pour dormir près d'elle. La tante, qui était une des meilleures conteuses d'histoires de revenants de toute l'Allemagne, venait juste d'en raconter une de ses plus longues et était tombée endormie au beau milieu. La chambre était à l'écart et donnait sur un petit jardin. La nièce étendue pensive regardait nonchalante les rayons de lune à son lever qui remuaient sur les feuilles d'un tremble devant la fenêtre. L'horloge du château venait précisément de sonner minuit, quand une délicieuse mélodie s'éleva du jardin. La jeune fille se leva en hâte de son lit et s'avança allègre vers la fenêtre. Une haute silhouette se tenait là parmi les ombrages des arbres. Comme l'apparition redressait la tête, un rayon du clair de lune tomba sur son visage. Ciel et terre !

La jeune fille reconnut le fiancé-fantôme !

Un grand cri, au même instant, frappa ses oreilles et la tante, qui avait été éveillée par la musique et qui avait suivi sa nièce en silence jusqu'à la fenêtre, s'évanouit entre ses bras. Quand elle regarda de nouveau, le spectre avait disparu.

De ces deux femmes c'était la tante surtout qui, maintenant, avait besoin de consolations, car elle était à la lettre folle de frayeur. Quant à la jeune fille, il y avait quelque chose, même dans le fantôme de son amant, qui semblait lui être agréable. Il avait encore l'apparence de l'humaine beauté et, bien que l'ombre d'un homme soit fort peu accommodée pour satisfaire les sentiments d'une jeune fille amoureuse, puisqu'il n'y a pas là de réalité, cependant même cette ombre est consolante. La tante déclara que plus jamais elle ne dormirait dans cette chambre-là. Pour une fois, la nièce fut réfractaire

et déclara, avec non moins d'énergie, qu'elle ne dormirait dans aucune autre pièce du château. Le résultat fut qu'elle s'y alla coucher seule, mais elle obtint promesse de sa tante de ne point révéler l'aventure du fantôme, moins pour ne pas se refuser l'unique et morose plaisir qui lui demeurât sur terre que pour habiter la chambre au-dessus de laquelle l'ombre gardienne de l'amant tenait ses veilles nocturnes.

Combien de temps la bonne vieille demoiselle aurait-elle observé sa promesse ? On ne sait ; elle aimait, en effet, beaucoup parler de merveilleux et il y a de la gloire à être la première à raconter une histoire terrifiante. On cite pourtant encore dans le voisinage, comme un mémorable exemple de discrétion féminine, qu'elle garda ce secret une pleine semaine par devers elle, lorsqu'elle fut soudain relevée de ses premiers engagements par la nouvelle apportée à la table du déjeûner, un matin, qu'on ne trouvait plus la jeune fille. Sa chambre était vide, le lit n'avait point été défait, la fenêtre était ouverte et l'oiselle s'était envolée !

Peuvent seuls s'imaginer la surprise et la consternation qui accueillirent cette nouvelle ceux qui ont été témoins de l'agitation que les malheurs d'un homme illustre provoquent chez des amis. Les parents pauvres eux-mêmes cessèrent pour un moment leur infatigable travail de fourchette, tandis que la tante qui avait d'abord été rendue aphone, se tordit les bras et s'écria :

- Le revenant ! Le revenant ! Elle a été enlevée par le revenant !

En peu de mots, elle fit le récit de l'effrayante scène du jardin et conclut que le fantôme devait avoir enlevé sa fiancée. Deux des domestiques corroborèrent cette opinion : ils avaient entendu le bruit du galop d'un cheval descendant la montagne, sur la minuit. Nul doute que ce fut le spectre qui, sur son cheval noir, emportait la malheureuse vers la tombe. Toutes les personnes présentes furent persuadées de cette terrible éventualité, car des événements de ce genre sont on ne peut plus communs en Allemagne, ainsi que des faits parfaitement authentiques en font foi.

Quelle lamentable situation n'était-ce point là pour le pauvre baron ? Quel dilemme à fendre le cœur pour un père si affectueux et un membre de l'illustre famille des Katznellebogen ! Ou bien sa fille unique avait été enlevée pour le tombeau, ou bien il aurait quelque démon des bois pour gendre et, d'aventure, une troupe de diablotins pour petits-fils ! Comme il va de soi, il était complètement désorienté et le château entier était en émoi. Les hommes avaient reçu ordre de seller leurs chevaux et de parcourir chaque route, passage et gorge de l'Odenwald. Le baron venait de chausser ses grandes bottes, de ceindre son épée et il s'apprêtait à sauter sur son destrier pour voler entreprendre une recherche incertaine, quand il fut arrêté par un spectacle inattendu. Une jeune femme approchait du château, montée sur un palefroi et suivie par un gentilhomme à cheval. Elle se dirigea au galop vers le porche, sauta de sa monture et, tombant aux pieds du baron, lui embrassa les genoux. C'était sa fille qu'il croyait perdue ayant pour compagnon le fiancé-fantôme. Le baron était frappé de stupeur. Il dévisageait se fille, considérait le

fantôme et doutait presque de l'évidence de ses sens. Le fiancé, aussi bien, avait d'étonnante façon, bénéficié d'un extérieur engageant depuis sa visite au monde des esprits.

Il portait de riches vêtements qui avantageaient un noble visage d'une mâle régularité. Plus de pâleur, ni de mélancolie. Sa figure distinguée était colorée par la flamme de la jeunesse et la joie riait au fond de ses larges yeux noirs.

Le mystère ne tarda point à être éclairci. Le cavalier (car à dire vrai, comme on a pu s'en apercevoir tout le temps, ce n'était pas un revenant) se présenta comme étant Herr Herman von Starkenfaust. Il raconta son équipée avec le jeune comte. Il dit comment il s'était hâté vers le château pour y porter le mauvais message, mais que l'éloquence du baron l'avait empêché de parler chaque fois qu'il avait essayé d'entreprendre son récit. Il dit comment la vue de la fiancée l'avait totalement captivé et que, pour passer quelques heures auprès d'elle, il avait tacitement permis que le quiproquo continuât ; comment il avait été dans une cruelle anxiété quant au moyen d'opérer une retraite décente jusqu'à l'instant où les histoires de revenants du baron lui avaient suggéré son originale sortie ; comment redoutant l'hostilité ancestrale de la famille de la fiancée, il avait renouvelé ses visites clandestines, avait hanté le parc sous la fenêtre de la jeune fille, fait sa cour, gagné la partie, enlevé triomphalement et, pour finir, épousé la belle.

En toute autre circonstance, le baron se fût montré inflexible, car, il tenait à l'autorité paternelle et gardait une pieuse obstination dans ses haines familiales. Mais il aimait son enfant, il l'avait pleurée comme perdue, il se réjouissait de la retrouver vivante encore et, bien que son mari appartint à une maison ennemie, cependant, grâce au ciel, il ne s'agissait pas d'un revenant. Il y avait quelque chose, il faut le reconnaître, qui n'était pas tout à fait en harmonie avec ses idées de stricte véracité, dans le tour que le gentilhomme lui avait joué en affirmant qu'il était mort, mais plusieurs vieux amis présents, qui avaient fait campagne, assurèrent que tout stratagème était excusable en amour et que le cavalier avait droit à un privilège tout spécial ayant tout récemment servi comme soldat.

Les choses s'arrangèrent donc heureusement. Le baron pardonna sur le champ au jeune couple. Les festins recommencèrent au château. Les parents pauvres accablèrent ce nouveau membre de la famille de marques d'affection : il était si galant, si généreux, si riche ! Les tantes, à la vérité, étaient un peu scandalisées que leur système d'étroite réclusion et d'obéissance passive fut illustré de si malencontreuse manière, mais elles attribuèrent tout ce qui était arrivé à leur négligence à faire grillager les fenêtres. L'une des deux vieilles demoiselles était particulièrement mortifiée du fait que sa merveilleuse histoire se trouvait ainsi gâchée. Elle ne se consolait point à l'idée que le seul fantôme qu'elle eût jamais vu n'en était qu'une contrefaçon. La nièce, par contre, semblait on ne peut plus contente de l'avoir trouvé en chair et en os véritables.

Et ainsi finit le conte.